

Du terrestre et de l'eau-delà, corruption et spiritualité de l'Inde : approche bachelardienne à l'ambivalence de l'eau dans *Le gardien du Gange* de Guy Deleury

Gallego-García, Tagirem

Universidad de Castilla-La Mancha, Tagirem.Gallego@uclm.es

Resumen

El interés por Oriente, los viajes y descubrimientos incita a varios franceses a formar parte de la Compañía Oriental de Indias. Entre ellos, Pierre Cuillier, o Perron, el primer francés que llegó a la ciudad india de Pune en 1777, es el protagonista de Le gardien du Gange (1994), del jesuita especialista de la India Guy Deleury (1922-2015). Asociada tradicionalmente a la espiritualidad por la mirada occidental, la India muestra sin embargo un doble rostro en Le gardien du Gange : La devoción y religiosidad conviven con la corrupción, inmoralidad y guerras. En este artículo, el enfoque de Bachelard hacia el simbolismo del agua permite reflexionar sobre la importancia de este elemento en la India. Presente en el mundo marino, medio del viaje, elemento purificador en el bautizo y ritual en las exequias, asociada a lo femenino y a la sensualidad, el agua no es simplemente un afluente geográfico, sino que está cargada de significado. Perron, un aventurero francés desplazado en la India, había construido su casa entre el Ganges y el Yamuna, dos ríos que incluyen aún connotaciones de espacios sagrados en el imaginario colectivo, que enlazan la vida y la muerte, y que son, en definitiva, un espejo social que refleja el devenir histórico y cultural de la India.

Palabras clave : Guy Deleury ; India ; Ganges ; Gaston Bachelard ; Agua.

Résumé

L'intérêt pour l'Orient, les voyages et la conquête mène nombreux Français à s'engager dans la Compagnie orientale des Indes. Parmi eux, Pierre Cuillier, dit Perron, le premier Français à arriver à la ville de Pouné en 1777, devient le protagoniste de Le gardien du Gange (1994), du prêtre jésuite spécialiste de l'Inde Guy Deleury (1922-2015). Traditionnellement associée à la spiritualité par le regard de l'Occident, l'Inde montre pourtant ses deux visages dans Le gardien du Gange : la dévotion et la religiosité côtoient la corruption, l'immoralité et les guerres. Dans cet article, l'approche bachelardienne au symbolisme de l'eau permet de réfléchir sur la place de cet élément en Inde. Présente dans le monde des marins, moyen de voyage, élément purificateur dans le baptême et rituel aux obsèques, associée au féminin et à la sensualité, l'eau n'est pas simplement un affluent géographique, mais elle est chargée de sens. Perron, un aventurier français arrivé en Inde, avait bâti sa maison entre le Gange et la Yamouna, deux fleuves qui restent toujours des espaces sacrés dans l'imaginaire collectif, qui lient la vie et la mort, et qui ne sont qu'un miroir social, des entités qui reflètent le devenir historique et culturel de l'Inde.

Mots-clés : Guy Deleury ; Inde ; Gange ; Gaston Bachelard ; Eau.

Abstract

The interest in the East, travelling and conquering led several Frenchmen to join the East Indian Company. Among them, Pierre Cuillier or Perron, who was the first Frenchman to reach the Indian city of Pune in 1777, becomes the main character of Le gardien du Gange (1994) by the Jesuit and Indianist Guy Deleury (1922-2015). Traditionally associated with spirituality through Western eyes, India nevertheless shows its two faces in Le gardien du Gange : devotion and religiosity lay alongside corruption, immorality and wars. In this paper, Bachelard's approach to the symbolism of water helps reflect on the role of this element in India. Present in the world of seamen, means of travel, purifying element in baptism and funeral rituals, associated with the feminine and sensual, water is not just a geographical tributary, but it is full of meaning.

Perron, a French adventurer arrived in India, had built his house between the Ganges and the Yamuna, two rivers which still remain sacred spaces in the collective imagination, which link life and death, and which are a social mirror that reflect the historical and cultural future of India.

Keywords : *Guy Deleury ; India ; Gange River ; Gaston Bachelard ; Water.*

Introduction

Le gardien du Gange (1994) du prêtre jésuite français Guy Deleury (1922 – 2015) romance l'histoire vécue de Pierre Cuillier, dit Perron, le premier français à arriver à la ville indienne de Pouné (Maharashtra) en 1777. Perron n'est qu'un parmi les nombreux Français qui ont voyagé en Inde pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle : « en ces temps-là on ne venait pas en Inde pour enseigner quelque chose aux Indiens, mais pour apprendre d'eux des recettes de progrès » (Deleury, 1991 : IV), explique l'ancien ambassadeur de l'Inde en France (1985 – 1988), Idris Hassan Latif, dans la préface de *Les Indes Florissantes* (1991) de Guy Deleury. Réédité en 2003 comme *Le voyage en Inde, Les Indes Florissantes* constitue une complète anthologie des voyageurs français arrivés en Inde entre 1750 et 1820. Le voyage de ces commerçants ou explorateurs français engagés dans la Compagnie des Indes orientales a comme but une quête et enrichissement personnels et pour la France. Le voyage en Inde en ce temps de Lumières ne répondait pas à un besoin de dépaysement ou d'apaisement ou détente exotique, comme on pourrait comprendre le tourisme aujourd'hui, mais « il s'inscrivait dans un projet universel de commerce international où la France et l'Angleterre revendiquait [sic] féroce ment la première place » (Deleury, 2003 : VIII).

C'est dans ce climat de concurrence pour la suprématie économique et politique en Europe que s'inscrit l'histoire de Pierre Cuillier en Inde. Son désir n'était tant de s'enrichir et rentrer en France après son épopée en Inde, mais ce jeune français est devenu un fidèle serviteur du général De Boigne qui avec l'armée marathe combattait les anglais. Perron a commencé ainsi à développer sa carrière militaire en appuyant le royaume Marathe contre le pouvoir colonisateur britannique. Le protagoniste de *Le gardien du Gange*, Perron, né à Luceau (Pays-de-la-Loire) en 1753, s'est fortement intéressé par la culture indienne : il en a appris des langues, il a épousé une femme indienne, la chrétienne Madeleine ou Madhou, et ils sont devenus aussi propriétaires d'un terrain au nord de l'Inde, entre le Gange et la Yamouna, deux fleuves de caractère sacré et d'une importance vitale pour la culture et la civilisation indienne.

Dans cet article, nous allons réfléchir sur le rôle de l'eau en Inde, dans le sens géographique et dans le sens symbolique, dans le roman *Le gardien du Gange*, qui illustre non seulement la vie du jeune français Pierre Cuillier, mais surtout l'intérêt (commercial, politique, militaire, spirituel, philosophique) des pays européens pour l'Inde. Déjà le titre du roman, avec sa référence au fleuve mythique indien, le Gange, qui doit son nom à la déesse hindoue Ganga, n'échappe pas au pouvoir évocateur de l'eau, notamment associé au féminin, à la pureté et la régénération. L'eau va être aussi l'élément central du voyage des explorateurs français : la mer, le monde des marins, la traversée maritime pour arriver au monde inconnu, l'Inde. Associée aussi aux rituels religieux de naissance (le baptême) et de mort (obsèques), l'eau porte une signification transcendante de passage entre le connu et l'inconnu. Sans oublier sa fluidité et son caractère fertilisateur et créateur en s'associant à la terre, l'eau des pluies, de la mousson indienne, permet l'apparition des fleurs, du monde végétal, de l'agriculture – pilier fondamental de l'économie en Inde. En considérant ces aspects « aquatiques » dans *Le gardien du Gange*, on va se servir de l'étude du philosophe Gaston Bachelard (1884 - 1962) *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* (1942) pour aborder le caractère et symbolisme de l'eau en Inde. Pour ce faire, nous allons contempler trois axes thématiques. Premièrement, nous présenterons l'intérêt du voyage en Inde au XVIII^e siècle par les européens, leurs visions du pays asiatique et raisons pour s'y déplacer. Cette première partie s'associe plutôt aux aspects ou intérêts masculins (le nombre de voyageuses à cette époque était rare) : le monde des marins, les expéditions de la Compagnie française des Indes orientales, les habiletés du protagoniste Perron comme militaire et comme nageur, etc. En deuxième lieu, nous considérerons le rôle central du personnage féminin Madeleine, ou Madhou, qui est très liée à la nature maritime et fluviale, ainsi qu'à la religion chrétienne. Dans la troisième partie nous réfléchirons sur l'aspect naturel de l'Inde et l'importance de son climat et activités économiques, liées directement à l'eau ; nous songerons ainsi au fleuve Gange comme un miroir social, un reflet des mystères et des paradoxes de la culture indienne.

1. Les Français en Inde, « un saut dans l'eau ». Le rôle de Perron

La genèse de ce roman, *Le gardien du Gange*, surgit chez Deleury après son séjour à Pouné, où il avait rencontré par hasard le nom de Pierre Cuillier :

J'ai rencontré Perron par hasard, au coin d'une rue. La cité de Pouné, en 1950, offrait encore aux visiteurs la convivialité de ses ruelles populeuses et de ses échoppes où la campagne venait directement nourrir la ville. Un éminent historien, M. Potdar, me menait visiter l'Institut de recherche dont il était le directeur. Peu avant d'arriver à destination, nous eûmes à traverser une place.

Savez-vous le nom de ce croisement ? me demanda-t-il.

- La place Pérou, c'est-à-dire la place des Goyaviers, je crois.

- Oui, aujourd'hui. Mais quand j'étais enfant, elle s'appelait encore la place Perron. Cela devrait vous intéresser ! Perron fut le premier Français à visiter notre ville, à la fin du XVIII^e siècle » (Deleury, 1994 : 9).

Deleury était un jésuite spécialiste de l'Inde. Il y est parti en 1948 après une licence de philosophie. À Maharashtra il obtient en 1953 son doctorat pour sa thèse sur le pèlerinage hindou de Krishna à Pandharpour. Il reste en Inde jusqu'en 1973 quand il est rentré en France. De retour en sa Touraine natale il relit les *Amours* et les *Odes* de Pierre de Ronsard (1524 – 1585), dont les vers lui renvoient en Inde. L'épopée de Perron et des vers de Ronsard sur l'Inde inspirent Deleury à écrire sa célèbre anthologie sur les voyageurs français en Inde, pays invitant aux voyages et aux pèlerinages, et lieu de rencontre entre indiens et européens lors de l'expansion du colonialisme anglais.

Son anthologie des voyageurs français en Inde (*Les Indes florissantes* de 1991 ré-intitulée comme *Le voyage en Inde* en 2003) est dédiée « à Florence ». Ce ne peut être que Florence D'Souza, spécialiste aussi de l'Inde et professeur à l'Université de Lille III. D'Souza, d'origine indienne, a écrit aussi une importante étude sur les écrivains-voyageurs français en Inde de 1757 – 1818 : *Quand la France découvrit l'Inde* (1995). A cette époque, le siècle des lumières, les voyages de Christophe Colomb ou Vasco da Gama du XVI^e siècle ont commencé à inspirer l'Europe le désir d'explorer au-delà de leurs frontières, avec des intérêts commerciaux et scientifiques. En effet, à la fin du XVIII^e siècle s'est développé ce goût scientifique pour la flore et la faune, le climat, l'astronomie, les mythologies et cultures étrangères (D'Souza, 1995 : 7). Depuis 1665 jusqu'en 1798 la Compagnie française des Indes orientales a servi la France comme moyen de commerce international avec l'Asie et de concurrence contre les puissantes Compagnies européennes comme l'anglaise ou l'hollandaise. Aux intérêts politiques et économiques s'ajoute aussi le désir intellectuel et philosophique pour « l'Autre ». Ainsi, des philosophes comme Diderot et Voltaire soupçonnent une ancienne sagesse, tolérance et des valeurs idéales en Inde et en Chine, au-delà de l'Europe chrétienne (Danino, 2006). Ce ne sera jusqu'à plus tard, au XIX^e siècle, quand l'image de l'Inde sera associée à la spiritualité. Plusieurs écrivains des XIX^e et XX^e siècles, comme Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Gautier, Leconte de Lisle, Pierre Loti, Michaux, Alexandra David-Néel, ont représenté l'Inde comme un ailleurs invitant aux pérégrinations réelles et imaginaires, aux voyages à la source (Sharma, 2001 : 541). À la recherche de richesses matérielles du XVIII^e siècle s'ajoute la quête spirituelle, comme reflète le philosophe Jean Biès dans son œuvre *Littérature française et pensée hindou des origines à 1950* : « l'Occident malade se met en quête ; au commerce et à la consommation des biens matériels succèdent les pratiques et les gnosés, à la « route de la soie » succède la route du Soi. » (Biès, 1991 : 547).

Ceci est le contexte historique dans lequel s'encadre Pierre Cuillier dans *Le gardien du Gange*. Perron fait partie de la Compagnie des Indes orientales, un jeune inexpérimenté désireux d'aventures et sans connaissance de l'Inde : « Perron se faisait de l'Inde une idée fantasmagorique. Démuni d'informations puisqu'il n'avait rien pu lire sur le sujet » (Deleury, 1994 : 19). Il s'attendait à « un destin aux hiéroglyphes indéchiffrables » (Deleury, 1994 : 26). Alors la mer est un défi, un moyen d'aventure. Il s'est embarqué dans « le Sartine » pour pénétrer en navire l'Océan Indien. Traditionnellement associée à la mort, la mer est la fin, l'embouchure des eaux des rivières, le destin des eaux fluviales comparées à la vie. Pourtant, pour Perron, la mer est le début d'une nouvelle vie. Le marin est décrit par Bachelard comme un héros : « Le héros de la mer est un héros de la mort. Le premier matelot est le premier homme vivant qui fut aussi courageux qu'un mort » (Bachelard, 1942 : 88). Perron serait décrit comme un courageux marin en face de l'inconnu, du monde nouveau

indien. Il fait un saut dans le sens métaphorique et dans le sens littéral ; « le saut dans l'inconnu est un saut dans l'eau », explique Bachelard (1942 : 188).

D'un côté, Perron « saute » d'une partie du monde à l'autre. Il quitte la France pour arriver en Inde, en navire en traversée maritime : « *Le nom du Seigneur est un navire / Il m'a conduit sur l'autre rive du monde*. Quelqu'un venait de lui traduire en persan le psaume marathe » (Deleury, 1994 : 98). Son « saut » est aussi une insertion à la culture indienne, par laquelle il s'est intéressé en apprenant des langues :

Son artificier musulman murmurait des versets du Coran avec des intonations persanes. Perron s'était promis d'apprendre bientôt cette langue. Il parlait déjà assez couramment le marathe pour se dispenser d'interprète, le marathe de la cour et le marathe militaire, tous deux s'appuyant sur un nombre déconcertant de mots persans, vestiges de longs siècles d'administration musulmane. Le persan lui permettrait de converser avec les hommes du Nord, et le marathe des poètes avec les paysans (Deleury, 1994 : 56-57).

De l'autre côté, le « saut » littéral de Perron est lié à ses habilités comme artilleur et comme nageur expert : « Perron était un tireur instinctif et un nageur confirmé » (Deleury, 1994 : 25). Son arrivée en Inde est surprise par la vision d'un corps dans l'eau, près de la Côte de Malabar. Il n'hésite pas à sauter pour le sauver. C'est le corps d'une femme qui était tombée du rocher, dont les cheveux ondulaient comme des algues. La prouesse de Perron lui convertit en héros. Pour Bachelard, le nageur est un héros en tant qu'il se débrouille dans un moyen étrange, à rebours : « dans l'eau, la victoire est plus rare, plus dangereuse, plus méritoire que dans le vent. Le nageur conquiert un élément plus étranger à sa nature. Le jeune nageur est un héros précoce » (Bachelard, 1942 : 184). Sauver ce corps féminin de la mort dans la mer est le premier contact de Perron avec l'Inde, et il s'agit d'une rencontre décisive car il sauve la femme qui deviendrait son épouse : la chrétienne Madeleine ou Madhou.

2. Rencontre avec « l'autre », la femme aquatique. Le rôle de Madeleine

Madeleine Deridan, dite Madhou, d'origine franco-indienne (son père était un médecin français au service du baron marathe Shindé) incarne dans *Le gardien du Gange* plusieurs aspects aquatiques contemplés par Bachelard : la féminité, la sensualité et sexualité, le rêve, la maternité, la mélancolie, la pureté, la vie, la mort.

La première notion que le lecteur se fait d'elle est celle d'un être mystérieux, aquatique, d'une sirène même, proche de la flore (des algues) et faune (des tortues, des serpents) maritimes :

Madhou adorait les tortues et connaissait toutes leurs métamorphoses. Sa mère ne les aurait pas touchées, même avec le bout de sa longue écumoire ! C'était sa nourrice qui lui avait conté les antiques généalogies de ce reptile préhistorique. Madhou par contre n'aimait pas les serpents mais nageait comme eux, en ondulant. Elle progressait rapidement grâce à un imperceptible battement des mains et des pieds qui troublait à peine la surface de l'eau. À chaque vague, elle plongeait, laissant ses longs cheveux flotter derrière elle comme des algues » (Deleury, 1994 : 22-23).

Dans cette description prend de l'importance le motif de la chevelure avec son mouvement ondulant comme des algues. Pour Bachelard, la chevelure ainsi que la robe (ou la nudité) remportent des images de l'eau : « tout s'allonge au fil de l'eau, la robe et la chevelure ; il semble que le courant lisse et peigne les cheveux. Déjà, sur les pierres du gué, la rivière joue comme une chevelure vivante » (Bachelard, 1942 : 99) ; ainsi l'importance reste sur le mouvement ondulant : « sur le thème que nous développons, il apparaît bien clairement que ce n'est pas la forme de la chevelure qui fait penser à l'eau courante, c'est son mouvement » (Bachelard, 1942 : 101).

L'eau représente, selon Bachelard, la féminité et le désir sexuel. L'érotisation de l'eau est connue sous le nom de « Complexe de Nausicaa¹ » :

A la poésie assez superficielle des reflets s'associe une sexualisation toute visuelle, artificielle et souvent pédante. Elle donne lieu à l'évocation plus ou moins livresque des naïades et des nymphes. Il se forme ainsi un amas de désirs et d'images, un véritable complexe de culture qu'on désignerait assez bien sous le nom de *complexe de Nausicaa* (Bachelard, 1942 : 44).

Madhou est une Nausicaa qui attire l'étranger vers elle. Elle devient un désir dès que Perron l'observe : « l'être qui sort de l'eau est un reflet qui peu à peu se matérialise : il est une *image* avant d'être un *être*, il est un désir avant d'être une image » (Bachelard, 1942 : 45). L'étranger français se sent attiré par cet être féminin même avant de sauter pour sauver son corps. Il perçoit la femme qu'il observe comme une « splendide naïade » (Deleury, 1994 : 29), une « princesse mythologique » (Deleury, 1994 : 29) ou même une « jolie sorcière » : « une jeune fille qu'il avait sortie de la mer, à qui il avait donné une nouvelle vie... Madhou aux longs cheveux, Madhou la jolie sorcière ! » (Deleury, 1994 : 75).

Toutes ces qualifications mythiques sensuelles associées à Madhou sont accompagnées de sa qualité morale. Dans le contexte guerrier, où les Français s'allient au royaume marathe pour combattre les anglais, Madhou travaille comme infirmière sans repos pour prendre soin des malades et blessés. Elle agit comme un baume, comme de l'eau qui nettoie et régénère. Elle, comme l'eau, est aussi un élément dynamique et connecteur ; elle est médiatrice entre les Français et les Indiens en servant de traductrice et interprète. En plus, elle fonctionne aussi comme médiatrice entre le christianisme et l'hindouisme grâce à sa perception fusionnelle des traditions religieuses. Elle est ainsi liée au sacré :

Madhou était chrétienne, mais plus encore indienne. Les légendes qui avaient bercé sa petite enfance racontaient des histoires de saintes et de saints, de héros, de dieux et de déesses qui ne s'embarrassaient pas des frontières religieuses dressées entre eux par les clergés. Dourga, Shanta Dourga, Ekvira, Yamaï, Yellama, autant de noms pour invoquer la vierge toute-puissante, l'étoile des matins du monde, la reine des espaces célestes et des palais abyssaux, la pucelle qui transfixait de son arme de feu les princes démoniaques (Deleury, 1994 : 70).

Madeleine étant orpheline de mère (qui était décédée en mettant au monde le frère de Madhou, Louis) trouve dans la bégum² Sombre une figure maternelle, sage et avec un fort caractère : « la célèbre bégum Sombre, gouvernait avec un courage obstiné depuis la mort de son mari » (Deleury, 1994 : 89). La bégum, même si elle est d'origine musulmane, décide de se baptiser et changer son prénom par la reine Jeanne (Deleury, 1994 : 110) en honneur de la pucelle d'Orléans. La bégum Sombre, ou la reine Jeanne, parle de la maternité avec Madeleine : « une femme ici, n'est reconnue comme être humain à part entière que lorsqu'elle devient mère. Nous ne valons que si nous procréons ! » (Deleury, 1994 : 142). La bégum critique ainsi la société indienne envers le rôle de la femme, parcellisée presque exclusivement à la maternité. Pourtant, Madeleine sera mère d'une « petite dauphine » qui gardera aussi le nom de la mère : Madeleine.

le 20 janvier, Madhou mettait au monde sur les coussins princiers de son divan un bébé à peau brune, qui manifesta dès son apparition une vitalité remarquable. C'était une fille, dont le père tomba aussitôt amoureux ! On l'appela Madeleine, comme sa mère (Deleury, 1994 : 318-319).

Ce prénom, Madeleine, porte des connotations symboliques religieuses et de mélancolie. Marie de Magdala ou Marie Madeleine serait la disciple de Jésus première témoin de la Résurrection et chargée d'en prévenir les apôtres. Elle est

¹ Dans le chant VI de l'*Odyssée*, Ulysse est jeté par la tempête sur l'île des Phéaciens, où la princesse Nausicaa et ses compagnes faisaient leur linge. Naussicaa offre des vêtements à l'étranger et le conduit au palais royal. De la même façon, Madhou agit comme initiatrice et médiatrice pour Perron aux mystères de l'Inde.

² « Bégum » est un titre d'honneur équivalent à « reine », qui était donné aux mères ou épouses des rois musulmans indiens ou « nababs ». Dans le contexte hindou, les titres sont « raja » ou « maharaja » pour l'homme et « rani » ou « maharani » pour la femme.

aussi symbole de la pitié, en pleurant la mort de Jésus. Pour Bachelard, l'eau est l'élément de la mélancolie. En effet, Madhou incarne aussi la mélancolie. Elle songe d'aller en France un jour avec son époux Perron, elle pleure pour la chute de l'Empire Mogol :

Les yeux de Madhou se rempliraient de larmes d'angoisse. L'Empire des Mogols avait pendant près de deux siècles bâti un monde merveilleux qui paraissait inattaquable par le temps. Combien de mois, ou même d'années, fleurirait le figuier aux pagodes d'or qu'ils avaient planté avec une belle insouciance entre le Gange éternel et la Yamouna limoneuse ? (Deleury, 1994 : 297-298).

Son état animique coïncide aussi avec le paysage aquatique ou fluvial. Madhou et Perron avaient bâti leur maison entre les deux fleuves considérés sacrés en Inde : « le Gange éternel » et « la Yamouna limoneuse ». Le limon est une matière que Bachelard considère à double égard : soit comme élément qui sale ou pollue l'eau, soit comme l'élément terrestre qui permet, associé à l'eau, la fécondité :

Le limon est la poussière de l'eau, comme la cendre est la poussière du feu. Cendre, limon, poussière, fumée donneront des images qui échangeront sans fin leur matière. Par ces formes amoindries les matières élémentaires communiquent. Ce sont en quelque sorte les quatre poussières des quatre éléments. Le *limon* est une des matières les plus fortement valorisées. L'eau, semble-t-il, a, sous cette forme, apporté à la terre le principe même de la fécondité calme, lente, assurée (Bachelard, 1994 : 127).

Finalement, si Madhou incarne la sensualité, la fécondité, la maternité, la mélancolie... elle, ainsi que la matière aquatique, incarne la mort et le complexe d'Ophélie, de la mort de la jeune belle et innocente. « Le 25 juillet 1804 naissait François-René » (Deleury, 1994 : 334). Madhou avait des terribles souffrances endurées pendant l'accouchement. Elle et Perron avec leurs deux enfants devaient fuir après la victoire des anglais sur les comptoirs français en Inde. En plus, depuis l'Angleterre on craignait l'expansion de l'Empire de Napoléon et on avait commencé une chasse aux Jacobins. Même si Perron n'en était pas un, lui et Madeleine ont décidé d'obtenir un laissez-passer pour s'embarquer à Calcutta (Deleury, 1994 : 328-329), depuis où ils pourraient partir pour l'Europe et rentrer en France. « La descente du Gange avait été pour lui un vrai calvaire, alors que Madhou n'y avait vu qu'un délicieux voyage s'ouvrant vers une terre nouvelle » (Deleury, 1994 : 332-333). En effet, Madeleine rêvait de connaître la France de son mari, mais elle n'y est jamais arrivée, car un mois après le baptême de leur fils François-René, « le curé dut revenir pour enterrer la mère » (Deleury, 1994 : 335). Madeleine est ainsi décédée pendant la traversée fluviale, comme une Ophélie :

Elle est vraiment une créature née pour mourir dans l'eau, elle y retrouve, comme dit Shakespeare, « son propre élément ». L'eau est l'*élément* de la mort jeune et belle, de la mort fleurie, et, dans les drames de la vie et de la littérature, elle est l'*élément* de la mort sans orgueil ni vengeance, du suicide masochiste. L'eau est le symbole profond, organique de la femme qui ne sait que *pleurer* ses peines et dont les yeux sont si facilement « noyés de larmes » (Bachelard, 1942: 98).

3. L'Inde ophélisée et la saison des pluies

De la même façon que Madeleine devient un symbole de vie et de mort, l'Inde avec ses conditions climatiques et géographiques loge le paradoxe de l'eau : « l'eau, substance de vie, est aussi substance de mort pour la rêverie ambivalente [...] La mort dans les eaux sera pour cette rêverie la plus maternelle des morts. » (Bachelard, 1942 : 87). Dans ce sens on pourrait considérer aussi l'Inde comme un pays *ophélisé*, dont les fleuves avalent les cadavres soit en cendre après la crémation du rite hindou, soit en corps décomposés servant de charogne pour les corbeaux. L'Inde est un pays où la vie et la mort cohabitent dans les eaux. Les fleuves ont ainsi des connotations ambivalentes de pureté et de pollution.

D'autres eaux très appréciées en Inde sont les pluies de la mousson. Le variable climat de l'Inde pendille entre la saison chaude et la saison de la mousson, des fortes pluies. Bachelard associe un caractère floral ou végétal à l'être humain qui

désire les pluies : « les signes précurseurs de la pluie éveillent une rêverie spéciale, une rêverie très végétale, qui vit vraiment le désir de la prairie vers la pluie bienfaisante. A certaines heures, l'être humain est une plante qui désire l'eau du ciel » (Bachelard, 1942 : 176). La saison de la mousson en Inde est liée aux temps pacifiques et de prospérité : « Toute la région, avec ses vergers opulents et ses champs préparés pour la mousson, respirait la paix et la prospérité » (Deleury, 1994 : 115). Quand la culture et la récolte sont bonnes, les villes s'en réjouissent : « Les champs et les rizières avaient été préparés pour la nouvelle mousson et Pouné faisait éclater des pétards le soir afin d'annoncer aux populations revenues la grande célébration prochaine » (Deleury, 1994 : 75). L'arrivée des pluies est ainsi célébrée comme un miracle divin du dieu Indra : « La mousson avait été bonne comme celle qui suivit, aux temps anciens, le sacre du dieu vénéré sur le trône d'Indra. La nature reflourissait, comme les cœurs » (Deleury, 1994 : 188). Le temps de mousson est considérée une époque harmonieuse : « la terre produirait d'abondantes moissons, et l'Inde entière retrouverait son visage cosmique » (Deleury, 1994 : 80-81). Perron lui-même comprend la dynamique de l'Inde et souhaite aussi recevoir les pluies pour la prospérité de la terre :

Pourquoi les Indiens regardent-ils les nuages de la mousson comme une armée d'éléphants conduite par un dieu guerrier ? Jamais Perron n'avait observé le ciel avec une telle inquiétude. En tant que responsable du développement économique d'une région, il retrouvait ses réflexes de villageois. Son œuvre pouvait être anéantie dans ses premiers bourgeonnements si les pluies n'arrivaient pas dans leur temps coutumier, ou se montraient avares. Plutôt qu'un dieu guerrier, Perron imaginait une déesse fantasque ! « Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie ! » Indra, cette année-là, ne se fit attendre qu'un peu, pour mieux se faire désirer (Deleury, 1994 : 279).

Perron désire aussi la pluie car Madhou et lui s'occupent d'activités de culture et commerce. Puisque leur maison est entre les deux fleuves Gange et Yamouna, ils en utilisent les eaux et la mousson pour leurs champs de coton, d'indigo et de salpêtre :

Le darbar décida que la juridiction d'Aligarh serait divisée en trois zones de développements spécialisés : la région d'Hathras et de Jalésar se consacrerait à la culture du coton, celle de Tappal, d'Aligarh et d'Atrauli à l'indigo, et celle de Sikandraro, au sud-est, aux carrières de salpêtre » (Deleury, 1994 : 280).

L'eau est alors pour eux une source de prospérité économique, un symbole de pouvoir, car ils ont le monopole de l'agriculture d'une région du nord de l'Inde.

Conclusions. Le Gange comme miroir social

Comme nous avons pu observer, l'eau est un élément central dans *Le gardien du Gange* de Guy Deleury. Les deux protagonistes ont des attributs aquatiques. Perron est un nageur expert avec un esprit de quête et de fidélité (à sa carrière militaire, au baron Shindé, au général de Boigne, à sa femme), il devient aussi propriétaire d'un terrain et désire les pluies de la mousson pour irriguer ses champs de coton, d'indigo et de salpêtre. La femme mythique Madeleine ou Madhou incarne la sensualité, l'érotisation de l'eau ou *complexe de Naussica* ; elle devient mère et a le pouvoir de vie ou de mort en souffrant sur le fleuve comme Ophélie. Si Gaston Bachelard explique que « l'eau est vraiment l'élément transitoire » (Bachelard, 1942 : 12), toutes les propriétés associées à l'eau et son caractère métamorphosant sont présentes dans le roman *Le gardien du Gange*.

Il nous reste à poser une question pour laquelle nous n'avons pas de réponse précise. Pourquoi l'Inde, même de nos jours, un pays traditionnellement pacifique, dont le peuple est très attaché à la nature et la vénère d'une façon sacrée, dont l'agriculture est le soutien primordiale de l'économie, et dont les eaux des fleuves et des moussons sont reçues comme miraculeuses, permet-elle la pollution et corruption des fleuves, la saleté, les cadavres flottant sur les eaux à côté des baigneurs ? Il semble un paradoxe que l'eau « pure » du Ganges puisse être « polluée », et pourtant on associe la pureté à la propreté, et l'impureté à la saleté. Dans l'étude *Le Gange, miroir social* (2012) on nous en offre des réflexions du point de vue des spécialistes indiens en contrepartie à l'image peut-être *exotisée* de l'Occident vers l'Inde.

Références bibliographiques

- AUBRIOT, Olivia ; LANDY, Frédéric ; KAUR, Ravinder ; MISHRA, Anupam ; SHAH, Esha ; SHIVA, Vandana et VIGARELLO, Georges (2012). *Le Gange, miroir social*. Paris : La Dispute.
- BIES, Jean (1992). *Littérature Française et Pensée Hindoue des origines à 1950*. Paris : Klincksieck.
- BACHELARD, Gaston (1942). *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : José Corti.
- DANINO, Michel (2006). « L'Inde dans la Littérature Française ». *Revue de l'Inde*, n°5. <<http://www.jaia-bharati.org/culture/inde-litteratur-fr-mi.htm>> [Consulté le 15 avril 2016].
- DELEURY, Guy (2003). *Le voyage en Inde. Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- (1994). *Le gardien du Gange*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- (1991). *Les Indes florissantes. Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- D'SOUZA, Florence (1995). *Quand la France découvrit l'Inde. Les écrivains-voyageurs français en Inde (1757-1818)*. Paris : L'Harmattan.
- ISSUR, Kumari R. et HOOKOOMSING, Vinesh Y. (2001). *L'océan Indien dans les littératures francophones*. Karthala : Presses de l'Université de Maurice.
- MAJUPURIA, Trilok et MAJUPURIA, Rohit (2011). *Hindu, Buddhist and Tantric Gods and Goddesses*. Kathmandu: Scholar's Nest.
- SHARMA, Radha (2001). « Rêver l'Inde à travers la littérature française » dans Issur, Kumari R. et Hookoomsing, Vinesh Y. *L'océan Indien dans les littératures francophones*. Karthala : Presses de l'Université de Maurice.